

# L'ARCHÉOLOGIE

**A**VEZ-VOUS eu l'occasion de rendre visite, sur la Côte d'Azur, à quelque scaphandrier, à quelque plongeur chevronné ? Si oui, je gage qu'il vous a fièrement montré une amphore ou une pièce de vaisselle antique, souvenir de ses incursions dans le monde des profondeurs.

Si vous avez eu la curiosité d'examiner la bibliothèque de votre hôte, vous n'y avez peut-être pas trouvé une grande variété d'ouvrages ; en effet, la plongée ne va pas forcément de pair avec l'érudition ou la bibliophilie... Mais vous avez sans doute remarqué un livre d'une haute tenue scientifique, truffé de schémas, de références, de citations : « Fouilles sous-marines en Ligurie et en Provence », signé par deux éminents spécialistes de l'Institut d'Etudes ligures, MM. Nino Lamboglia et Fernand Benoit.

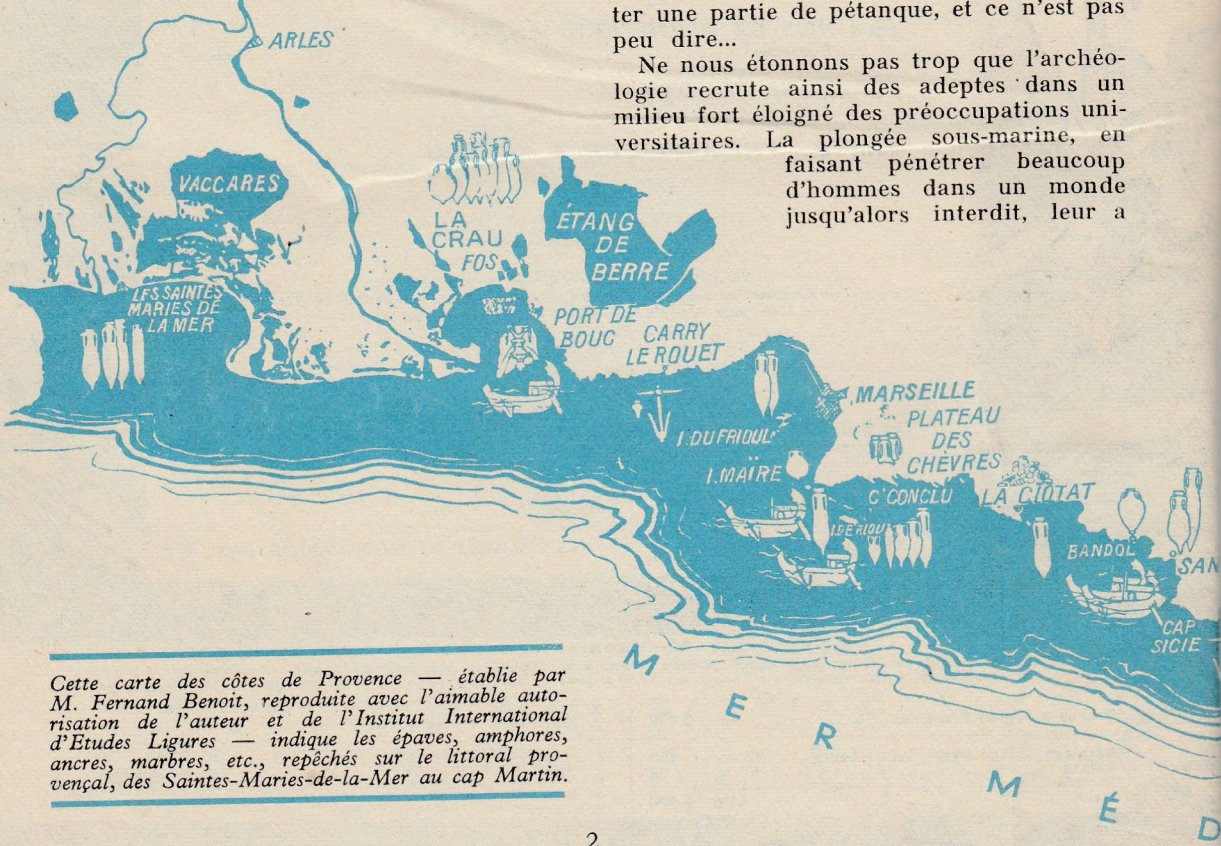
Tournant les pages de ce docte ouvrage, vous y avez vu figurer, à côté de lampes, bas-reliefs, statues et jas d'ancres, une multitude d'amphores différant les unes des autres par la longueur des anses, l'évasement du col, la courbure de la panse, la finesse du pied. Peut-être, n'étant pas vous-même archéologue, vous êtes-vous dit :

« Tout cela est bien ardu ; les plongeurs ne doivent pas plus s'y reconnaître que moi. »

Parlez pour vous, sévère critique. Les plongeurs du Midi de la France, eux, sont beaucoup plus au fait que vous ne le pensez de la science archéologique. Chaque fois qu'ils se promènent au fond de l'eau, c'est avec l'espoir, plus ou moins avoué, d'y trouver quelque vénérable trophée. Ils sont tous fouilleurs ; et les fouilleurs sont tous un tantinet archéologues, ne serait-ce que pour savoir apprécier la valeur de ce qu'ils récoltent.

L'archéologie n'intéressait naguère qu'un petit nombre d'érudits, chargés, pour la plupart, d'années, de diplômes et de sagesse. Aujourd'hui, des milliers de sportifs se passionnent pour les épaves grecques ou romaines, et par conséquent pour la navigation et le commerce antiques, les itinéraires maritimes, les voies d'accès de la civilisation. Il est édifiant d'entendre, dans tel café du Vieux-Port, à Marseille, ou sur telle plage de la Côte d'Azur, une discussion s'engager sur la forme d'un détail d'amphore, sur les marques des exportateurs de vin grec en Gaule, sur la ruine de l'Empire romain ; le débat est presque aussi animé que s'il s'agissait de commenter une partie de pétanque, et ce n'est pas peu dire...

Ne nous étonnons pas trop que l'archéologie recrute ainsi des adeptes dans un milieu fort éloigné des préoccupations universitaires. La plongée sous-marine, en faisant pénétrer beaucoup d'hommes dans un monde jusqu'alors interdit, leur a



Cette carte des côtes de Provence — établie par M. Fernand Benoit, reproduite avec l'aimable autorisation de l'auteur et de l'Institut International d'Etudes Ligures — indique les épaves, amphores, ancres, marbres, etc., repêchés sur le littoral provençal, des Saintes-Maries-de-la-Mer au cap Martin.

# SOUS-MARINE

par Jean RIVOIRE.

fait apercevoir des problèmes insoupçonnés : ces vestiges d'un lointain passé, par exemple, que l'on rencontre çà et là, plus ou moins envasés, au fond de la Méditerranée, depuis quand y sont-ils, à quoi étaient-ils destinés, sont-ce vraiment des pièces rares ? Pour peu qu'ils le désirent, les hommes trouvent toujours un domaine où exercer leur curiosité, chaque découverte appelant de nouvelles recherches : aussitôt qu'ils parviennent à évoluer librement au fond de l'eau, les plongeurs se mettent, plus ou moins consciemment, à y rechercher des trésors ; dans la Méditerranée, en fait de trésors, ce sont les vestiges de l'Antiquité qu'ils trouvent le plus souvent ; et la découverte de ces vestiges pose des problèmes archéologiques. L'intérêt qu'attachent les plongeurs aux spéculations des archéologues reflète l'intérêt, évidemment plus vif, qu'ils portent aux fouilles sous-marines elles-mêmes.



## Découverte des épaves, résurrection du passé.

PLUSIEURS musées, de par le monde, se flattent de posséder quelques belles statues antiques repêchées au fond de la mer : tel le Musée National d'Athènes, avec l'éphèbe d'Anticythère, l'éphèbe de Marathon et le Zeus fulminant du cap Artémision. Mais



il s'agit là de pièces trouvées fortuitement par des scaphandriers, ou prises dans des filets de pêcheurs. Avant les dix dernières années, aucune épave, sauf celle de Mahdia, n'avait donné lieu à des fouilles systématiques. Il a fallu la propagation de la plongée en scaphandre autonome, sous l'influence de pionniers comme les commandants Yves Le Prieur et Jacques-Yves Cousteau, pour que l'archéologie sous-marine puisse connaître son essor actuel.

Le bilan est impressionnant dans l'ensemble de la Méditerranée, mais particulièrement en bordure des côtes françaises, grâce au succès que la plongée sportive a rencontré dans notre pays. Ce bilan, il serait fastidieux, et d'ailleurs pratiquement impossible, de le dresser : reconnaissance de villes submergées, découvertes d'ancre ou d'appareils de bord, de statues, d'amphores ou de vaisseaux...

Mais les fouilles les plus intéressantes, aussi bien pour les plongeurs qui les exécutent que pour les archéologues qui les interprètent, sont les fouilles d'épaves complètes. La découverte d'un navire antique coulé avec sa cargaison représente en effet une « tranche de vie », une photographie instantanée prise dans l'histoire, à deux mille ans d'écart. Et les archéologues sont un peu comme les policiers : à partir d'une photographie, ils savent reconstituer de longues suites d'événements.

Les épaves les mieux connues, actuellement, sont celles de Mahdia, d'Anthéor, d'Albenga, du Grand-Congloué, du Titan. Disons quelques mots de chacune d'entre elles.



### **Mahdia : tout un musée sous la mer d'Afrique.**

**A** 5 KILOMETRES au large de la côte tunisienne, non loin du petit port de Mahdia, dans la région du cap Africa, plusieurs scaphandriers grecs étaient en train de pêcher les éponges, un jour de 1907, lorsqu'ils aperçurent « des sortes de canons enfouis dans le sable » par une quarantaine de mètres de profondeur. Ils ne tardèrent pas à constater que ces soi-disant canons étaient en réalité des colonnes de marbre ; tout auprès d'elles s'accumulaient des chapiteaux sculptés et des statues. L'occasion était bonne de réaliser quelques bénéfices inattendus... Et, bientôt, une singulière abondance d'œuvres d'art romaines fit son apparition dans les souks de Tunis...

M. Alfred Merlin, aujourd'hui secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, était alors directeur des An-

tiquités de Tunisie. Une brève enquête lui fit connaître la vérité ; non content d'imposer un terme au « pillage » de l'épave, il décida d'organiser des fouilles systématiques. Son ami Salomon Reinach put obtenir l'aide de mécènes américains ; la Marine Nationale prêta son concours ; et six expéditions purent ainsi avoir lieu, pendant les étés successifs de 1908 à 1913.

Un groupe de scaphandriers, travaillant désormais sous un contrôle officiel, moyennant de gros salaires, arrachèrent à l'épave des chapiteaux ioniques, des bronzes, des candélabres, des cratères, en si grand nombre que l'on dut construire, pour les loger, cinq salles spéciales au musée Alaoui du Bardo (près de Tunis). Mais la guerre vint interrompre les fouilles, qui ne devaient pas être reprises de longtemps.

Après la fin de la seconde guerre mondiale, la plongée sous-marine connut en Méditerranée un succès sans précédent. Les plongeurs, en quête de trésors archéologiques, se remémorèrent tout naturellement l'épave de Mahdia ; la tentation était forte de reprendre les fouilles avec l'aide du nouveau scaphandre autonome Cousteau-Gagnan, plus commode que le classique scaphandre à casque.

C'est ainsi qu'au mois de juin 1948 le navire du Groupe d'Etudes et Recherches Sous-Marines, l'*Elie-Monnier*, alors commandé par le lieutenant de vaisseau Cousteau, vint, entre deux missions militaires, passer quelques jours à Mahdia. Il y récolta quatre colonnes, dont les plus lourdes dépassaient trois tonnes, des soubassements, des chapiteaux, deux ancres, des plombs de pêche, des débris de bois, une meule à grain et quelques amphores.

Depuis 1954, de nouvelles fouilles sont faites par le Club d'Etudes sous-marines de Tunis, auquel se joignent occasionnellement d'autres équipes, telle l'équipe de Cousteau. Mais les travaux sont maintenant très difficiles, car les pièces les moins envasées ont été déjà retirées ; il s'agit de travailler patiemment à la « suceuse » ou dévasseuse pneumatique, pour faire une tranchée. Peut-être parviendra-t-on, dans quelques années, à dégager la coque, ou plutôt les fragments qui en restent ; mais ce genre de travail demande une patience extrême, car la mer a une maligne tendance à combler la tranchée à mesure qu'on la creuse...

Plusieurs objets retirés de l'épave permettent de la dater du premier siècle avant J.-C. Mais son chargement de colonnes, chapiteaux et statues pose encore une énigme. Peut-être s'agissait-il d'une partie du butin prélevé par Sylla lorsqu'il pilla l'Attique, en 86 avant J.-C. ? Peut-être s'agissait-il d'un temple construit en Italie et expédié vers quelque colonie sous la forme, comme nous dirions aujourd'hui, d'éléments préfabriqués ?

## Anthéor : trois épaves devant l'Esterel.

A QUELQUE 500 mètres au large des côtes de l'Esterel, à mi-distance de Saint-Raphaël et de Cannes, devant Anthéor, un récif affleurant est signalé aux marins et aux pêcheurs par la balise de « la Chrétienne ». A l'époque antique, la balise n'existait pas encore, et le récif constituait donc un danger sérieux pour les navires qui voyageaient entre l'Italie et Marseille. C'était, si l'on peut dire, un emplacement rêvé pour les naufrages.

Voici une dizaine d'années, un noyau d'excellents plongeurs se constituait à Cannes et dans les environs, animé par Henri Broussard, le fondateur du Club Alpin sous-marin. Ils cherchaient à découvrir des épaves antiques, pressentant que l'archéologie sous-marine constituerait, pour la plongée, un véritable pôle d'attraction. De toute évidence, c'est autour de « la Chrétienne » qu'ils devaient commencer leurs recherches. Et d'ailleurs, dans ces parages, il était arrivé que des pêcheurs d'Agay trouvaient, après de grosses mers, des poteries anciennes dans leurs filets. Aucun doute n'était permis.

Un jour de l'été 1948, Henri Broussard, fouillant le fond en compagnie de son ami le docteur Dénéreaz, découvrit des cols d'amphores presque totalement envasés par 21 mètres de fond. C'était la manifestation d'une épave. Et cette épave reçut l'indicatif A, car, le même jour, le docteur Piroux découvrait, non loin de là, au pied même du récif, une autre épave, B. Quelques années plus tard, un plongeur cannois, Jean-Pierre Charvoz, devait repérer, nettement plus à l'Ouest, par une quarantaine de mètres de fond, une épave C. La route est tracée : pourquoi de nouveaux plongeurs ne découvriraient-ils pas des épaves D, E... ?

En attendant, l'épave A, la plus facilement accessible, a servi de prétexte à bien des promenades sous-marines et aussi, il faut le dire, à bien des pillages. Celles d'entre les amphores qui n'étaient pas entièrement envasées se retrouvent, pour la plupart, chez les plongeurs ou les amis des plongeurs — à moins qu'elles n'aient été vendues, pour quelque 10.000 francs chacune, à des amateurs de la Côte d'Azur ; 20.000 à des Parisiens ; 30.000, ou davantage, à des Américains...

Hâtons-nous de préciser que de tels pillages sont désormais rigoureusement prohibés. S'il est toujours permis de rechercher librement des épaves, on ne peut les « exploiter » sans avoir obtenu une autorisation spéciale du directeur de la Circonscription archéologique, visée par l'Inscription maritime.

## Albenga : des fouilles industrielles.

C E sont des Italiens qui ont, pour la première fois, entrepris de relever systématiquement toute une cargaison antique et le navire lui-même.

Devant le port d'Albenga, sur la Riviera di Ponente, des pêcheurs avaient eu, de temps à autre, la surprise de remonter des amphores dans leurs filets. Ils finirent par localiser exactement un véritable gisement de poteries ; le fond, à cet endroit, atteint 40 mètres. Les archéologues italiens, en particulier le professeur Nino Lamboglia, voulurent en profiter pour se livrer scientifiquement à des fouilles sous-marines. De gros frais devaient être, pour cela, envisagés ; mais un mécène apparut : le commandatore Giovanni Quaglia, président-fondateur de la célèbre Società Ricuperi Marittimi (SORIMA) de Gênes, qui s'était rendue mondialement célèbre, en 1929-1932, par la récupération de l'or du paquebot *Egypt*.

Ainsi, le 8 février 1950, l'*Artiglio*, le navire qui, précisément, avait relevé l'or de l'*Egypt*, vint mouiller sur l'emplacement présumé de l'épave. Dans une tourelle d'observation, on fit descendre un homme qui, aussitôt sur le fond, téléphona qu'il voyait des amphores par centaines, éparses dans une zone de 30 mètres de long et 10 de large. Les travaux commencèrent aussitôt.

Equipé pour les gros travaux jusqu'à des profondeurs de 100 et 120 mètres, l'*Artiglio* avait des méthodes de travail particulières : l'essentiel était accompli par bennes et grappins, manœuvrés de la surface suivant les indications que fournissait téléphoniquement un observateur enfermé dans une tourelle.

Ces méthodes n'allaient évidemment pas sans provoquer de la casse parmi les amphores. En revanche, elles présentaient l'insigne avantage de la rapidité : on pouvait creuser une tranchée sans laisser à la vase le temps de la combler... A mesure que le fossé devenait plus profond, des scaphandriers à casque plongeaient pour charger sur un filet quelques amphores intactes et les divers objets qu'ils pouvaient trouver.

Vers le 20 février, on releva des amphores absolument lisses, sans aucune incrustation : les couches inférieures, abritées dans le sable, étaient donc atteintes ; la quille n'était certainement pas loin. La campagne préliminaire avait donc été menée avec une rapidité remarquable. Moins de deux semaines avaient suffi pour atteindre le fond de l'épave et remonter 728 amphores (sur un total évalué à environ 3.000), aujourd'hui rassemblées à Albenga, dans un « musée des navires romains ».



*La documentation photographique qui illustre cet article nous a été communiquée par le Dr Chenevée. (Nous signalons, d'ailleurs, à nos lecteurs que, chaque année, le Dr Chenevée organise des stages de plongée sous-marine, envisagée du point de vue scientifique, d'une durée de trois semaines ; pour tout renseignement, s'adresser au secrétariat, 36, rue Tronchet, Paris-9<sup>e</sup>.)*

Malheureusement, l'Artiglio, obligé de partir pour se livrer à d'autres tâches, n'a pu revenir par la suite sur l'épave pour y continuer les fouilles. Il est vrai que, si les travaux sont un jour repris, on préférerait

peut-être faire appel à des plongeurs en scaphandre autonome ; car, pour s'attaquer aux restes de la coque du navire, les bennes et les grappins ne seraient pas aussi précautionneux qu'on le souhaiterait.

### **Le Grand-Congloué : des recherches méticuleuses au large de Marseille.**

**L**E commandant Cousteau a tenté, pour sa part, de relever un navire entier avec sa cargaison, en faisant appel uniquement à des plongeurs en scaphandre autonome travaillant à la « suceuse » et réduisant la casse au minimum.

L'épave en question se trouve à 40 mètres de profondeur, au pied de l'ilot du Grand-Congloué, à quelques milles au Sud-Est de Marseille. Elle avait été découverte fortuitement par un plongeur d'origine grecque, Christianini, beaucoup plus intéressé, d'ailleurs, par les langoustes que par les œuvres d'art. Accidenté en 1950 et soigné au Groupe d'Etudes et Recherches Sous-Marines de l'arsenal de Toulon, Christianini, en manière de remerciement, communiqua son secret à ses sauveteurs ; à la suite de quoi, la *Calypso* — le célèbre navire de Cousteau — vint, en août 1952, fouiller l'épave. A peine les premières coupes en terre cuite étaient-elles remontées à la surface, par Cousteau lui-même, que le professeur Fernand Benoit, les apercevant de loin, s'écria, joyeux : « C'est du campanien » !

Toutes les observations ultérieures l'ont confirmé : l'épave du Grand-Congloué est

d'origine campanienne et grecque. Elle remonte au 1<sup>er</sup> siècle avant J.-C. Son intérêt archéologique est, de ce fait, particulièrement grand, car les vestiges du 1<sup>er</sup> siècle sont rares ; la plupart des autres épaves reconnues, et notamment celles de Mahdia, Anthéor et Albenga, datent du 1<sup>er</sup> siècle romain.

Mais les fouilles, qui devaient durer deux ou trois mois dans l'esprit de Cousteau, ne sont pas encore achevées après cinq ans... Elles se poursuivent, et se poursuivront encore pendant des années à une cadence plus ou moins ralentie, avant que l'on puisse enfin espérer retrouver, sous la cargaison envasée, la coque du navire. Tel quel, le butin est déjà considérable : des milliers d'amphores, appartenant à plusieurs types différents, ont été rassemblés au musée Borély, ainsi que des pièces de vaisselle, coupes et tasses. Des marques retrouvées sur la paroi de certaines poteries ou sur les enduits des bouchons d'amphores ont permis à Fernand Benoit de découvrir l'identité de l'armateur du navire et de l'exportateur du vin contenu dans les amphores.



### Le Titan : affaire de détournement à l'île du Levant.

EN 1953, cinq ans après l'épave B d'Anthéor, le docteur Piroux découvrit une nouvelle épave à plusieurs dizaines de kilomètres de là, en bordure de l'île du Levant. Cette épave est située plus précisément au pied du récif des Esquillades, en

face du phare du Titan, par 28 mètres de profondeur.

Grâce à la vigilance de l'administration des beaux-arts, l'épave du Titan est restée à l'abri des visites indiscrettes et intéressées, jusqu'à ce que pût être organisée une série de fouilles méthodiques. Ces fouilles n'ont pas encore commencé ; mais elles sont prévues pour les quelques années qui viennent, sous la direction du commandant Philippe Tailliez.

Pour tout dire, quelques plongeurs, de passage à l'île du Levant, ont bien essayé de faire une petite moisson personnelle d'amphores. Mais l'administration faisait bonne garde. Deux de ces « pillleurs » ont été trainés, en 1956, devant le tribunal correctionnel de Toulon et se sont vu condamner à forte amende « pour avoir, le 29 août 1955, en tout cas depuis temps non prescrit, tiré du fond de la mer seize amphores provenant du naufrage du bateau *Titan* (*sic*) et les avoir recélées dans leur maison sans en faire la déclaration dans les 24 heures aux officiers de l'Amirauté (*ressic*) et avoir ainsi frauduleusement soustrait ces seize amphores au préjudice de l'Etat, service des Antiquités ».

Ce fait, stipule l'énoncé du jugement, est « prévu et puni par les articles 5 et 19 de l'ordonnance royale du 16 avril 1681 » et par divers textes subséquents. Colbert, l'auteur de la célèbre ordonnance de la Marine, aurait été fort surpris si on lui avait prédit que ses articles relatifs à des objets échoués sur le rivage seraient appliqués par les magistrats de la République française, au 20<sup>e</sup> siècle, pour des objets récupérés en plongée à plus de 20 mètres de profondeur !

(Tous droits réservés.)

Jean RIVOIRE.